

Alvaro de Mendoza , d'une fondation de Carmélites Déchaussées que ce pontife voulait faire dans sa ville épiscopale. Alvaro venait de passer du siège d'Avila à celui de Palencia, ville du royaume de Léon. Tèreſe partit de Villanueva , le 20 mars 1580, et après avoir visité quelques-uns de ses monastères , se trouva , le 25 octobre à Valladolid , où elle fut attaquée d'une grave maladie , qui fit craindre pour ses jours , et qui l'empêcha , pendant plus d'un mois , de s'occuper de la moindre affaire. Il faut voir combien cette bonne Tèreſe était triste alors et découragée. « Souvent , disait-elle ensuite , je me plains au Seigneur de ce que la pauvre ame participe tant à l'infirmité du corps ; il semble , en effet, qu'elle doive garder ses lois , suivant les besoins et les choses qu'il lui fait endurer. C'est là une des grandes peines et des grandes misères de la vie , quand l'esprit n'a point assez de forces pour tenir le corps assujetti , d'autant plus qu'être mal et souffrir de vives douleurs , quoique ce soit chose pénible , néanmoins , si l'ame est éveillée , ce n'est rien assurément , car elle loue Dieu , et considère que tout vient de sa main ; mais souffrir d'une part , et de l'autre ne pas travailler , c'est une terrible chose , surtout pour une ame qui s'est vue dans de grands désirs de ne se reposer ni intérieurement ni extérieurement , et de s'employer toute au service de son grand Dieu. Il n'y a d'autre remède ici que de prendre patience , de connaître sa misère et de s'abandonner à la volonté du Seigneur , afin qu'il se

serve de nous en ce qu'il lui plaira et comme il lui plaira. Je me trouvais alors dans un état semblable, quoique je fusse déjà en convalescence ; ma faiblesse était néanmoins si grande, que j'avais perdu jusqu'à la confiance que Dieu avait coutume de me donner quand je commençais ces fondations (1). »

Ce fut de Valladolid que Tèreſe écrivit à son neveu, Lorenzo de Cépéda, pour pleurer avec lui un mort qui leur était bien cher à tous deux. « Vous pouvez bien croire, lui dit-elle, que c'est une peine extrême pour moi d'avoir à vous annoncer, dans cette lettre, d'aussi mauvaises nouvelles ; mais, considérant que vous ne manquerez pas de les apprendre d'ailleurs, et par des personnes incapables de relater exactement les motifs de consolation qui se trouvent en cette grande douleur ; j'aime mieux que vous sachiez tout par moi. Si nous considérons bien les misères de cette vie, nous devons nous réjouir du bonheur que possèdent ceux qui déjà sont avec Dieu.

» Il a donc plu à sa divine Majesté d'appeler à elle mon bon frère, Lorenzo de Cépéda, et de l'appeler deux jours après la fête de saint Jean, d'une manière fort subite, car ç'a été par un vomissement de sang. Toutefois, il s'était confessé et avait communiqué le jour de saint Jean, de sorte que, vu son état, je crois qu'il a été heureux de n'avoir pas eu plus de temps, car, pour ce qui regarde son ame, je sais très-bien qu'il la tenait continuellement pré-

(1) Cap. XXVIII.

parée à ce dernier passage, et de là vient que , huit jours auparavant , il m'avait écrit une lettre , dans laquelle il me disait n'avoir plus que très-peu à vivre , quoiqu'il ne sût pas précisément quel jour serait celui de sa fin.

» Il est mort comme un saint , en se recommandant à Dieu , de sorte que , suivant les principes de notre Foi , nous pouvons croire qu'il n'a été que très-peu de temps , ou qu'il n'a pas été du tout en Purgatoire; car, quoique toujours, vous le savez bien, il se fût montré vrai serviteur de Dieu, il l'était alors devenu avec tant de perfection, qu'il ne voulait plus parler d'aucune chose de la terre , mais que toute sa conversation était avec les personnes qui l'entretenaient de Dieu. Le reste l'ennuyait et lui déplaisait tellement que je n'avais pas peu de peine à le consoler. Voilà pourquoi , dans le dessein de vivre en une plus grande solitude, il s'était retiré à la Serna , où il est mort, et, pour mieux dire, où il a commencé à vivre, car, s'il m'avait permis de raconter quelques particularités de l'état de son ame, vous verriez combien grande est l'obligation que vous avez à Dieu de vous avoir donné un si bon père, et en même temps celle où vous êtes de vivre d'une manière qui montre que vous êtes son fils , mais une lettre ne me permet pas de m'étendre davantage. Cependant , consolez-vous et croyez qu'il peut bien plus vous aider du lieu où il est que s'il était encore sur la terre. Cela m'a fait une existence plus déserte qu'à person-

ne , ainsi qu'à la bonne petite Tèreſe (1), que Dieu a remplie de tant de ſageſſe, qu'elle a ſupporté ce malheur comme un ange.... (2). »

Lorsque Tèreſe quitta Valladolid, elle n'étoit pas encore bien guérie ; elle partit néanmoins pour Palencia, où elle arriva le 28 décembre. La maiſon deſtinée aux filles du Carmel avoit été préparée par le chanoine Reynoso, et le monaſtère fut érigé le 30 du même mois, ſous le patronage de ſaint Joſeph. L'évêque de Palencia, ravi de joie à la vue de cet établifſement, fit la conſécration de l'église, et donna aux Religieuſes d'abondantes aumônes. Les habitants de la cité virent avec plaisir s'élever ce monaſtère de Carmélites, et Tèreſe, qui trouvoit ſon bonheur et ſon repos à de ſemblables proſpérités, reportoit ſes ſoins vers d'autres maiſons. Pendant ſon ſéjour à Palencia, elle écrivit au P. Gracian une lettre pleine de ſageſſe et de raiſon, au ſujet de quelques particularités de la vie intérieure et extérieure des monaſtères qu'elle avoit établis (1). A cette époque fut conſommée la ſéparation des Carmes mitigés et de ceux de la réforme ; on établit deux Provinciaux ; c'étoit là tout ce que l'on pouvoit deſirer pour la paix de l'Ordre. Dans un Chapitre tenu à Acala, par ordre du P. Jean de las Cuevas, Dominicain et Prieur de Talavera, le P. Gracian de la Mère de Dieu fut élu Provincial de la Réforme, et Tèreſe, dans l'excès de ſa joie, diſoit à ſes chers enfants du Carmel :

(1) Tèreſe de Jésus, fille de Lorenzo, nièce de la Sainte, et novice au Monaſtère d'Avila.

(2) *Cartas*, tom. II., *Carta* 55. (3) *Carta* XXVI.

« Maintenant que nous sommes tous en paix, et Déchaussés, rien ne nous empêche de servir notre Seigneur. Ainsi, mes Frères et mes Sœurs, puisque sa Majesté a si favorablement accueilli vos prières, hâtons - nous de la servir. Que ceux qui vivent à présent et qui sont témoins oculaires de ceci, considèrent bien quelles grâces le Seigneur nous a faites, et de quelles peines, de quels ennuis il nous a délivrés. Ceux qui viendront après nous, et qui trouveront les difficultés aplanies, que ceux-là, pour l'amour de Dieu, ne laissent rien perdre de cette perfection ; que l'on ne dise pas d'eux ce que l'on dit de quelques Ordres, dont on loue les commencements ; nous commençons, nous autres, et ils doivent tâcher de commencer toujours, puis d'aller de bien en mieux. Qu'ils considèrent que le démon, avec des choses fort petites, fait de grands trous par lesquels entrent les choses les plus grandes, et qu'il ne leur arrive pas de dire : Ceci n'importe pas, ce sont des minuties.

» O mes Filles, tout importe beaucoup, dès que cela est un obstacle à notre avancement. Pour l'amour de notre Seigneur, rappelez - vous, je vous prie, combien vite toutes choses finissent ; rappelez-vous quelle grâce notre Seigneur nous a faite, en nous attirant à cet Ordre, et n'oubliez pas quelle grande peine attend celui qui le premier introduira le relâchement. Jetez sans cesse les yeux sur cette famille dont nous descendons, sur ces prophètes sacrés, et voyons combien nous avons dans le ciel

de saints qui portèrent cet habit. Prenons , avec la grâce de Dieu , une pieuse espérance d'être , nous aussi , comme ils sont. Le combat durera peu , mes Sœurs ; le triomphe est éternel. Laissons toutes ces choses qui ne sont rien en elles-mêmes ; attachons-nous à celles qui nous conduisent au bonheur inaltérable , pour aimer et servir le Dieu qui doit vivre à jamais (1). »

Avant de quitter Palencia , Térèse reçut une lettre du docteur Velazquez , qui la pria de venir fonder un monastère à Soria. C'était encore , comme souvent par le passé , une illustre femme , qui désirait voir s'élever ce pieux monument, où pourraient se réfugier les âmes que le monde fatigue et tue. Doña Béatrix de Véamonte y Navarra , opulente et généreuse , mettait à la disposition des filles de Térèse d'abondantes largesses , et Velazquez , qui , étant chanoine à Tolède , avait confessé la sainte pendant plusieurs mois , prêtait à son Ordre, maintenant qu'il était évêque d'Osma , et ses encouragements et son appui. Térèse s'achemina donc vers le lieu où on l'attendait ; quand elle fut arrivée à Soria , les Religieuses qui l'accompagnaient prirent aussitôt possession d'un bel édifice que leur avait destiné Béatrix. La première messe fut célébrée le 14 juin 1581, et le monastère prit le nom de la sainte Trinité.

Tandis que Térèse employait le reste de ses jours et de ses forces à établir des maisons évangéliques ,

(1) Cap. XXVIII.

le mal gagnait ailleurs, le relâchement se glissait parmi les filles de saint Joseph d'Avila. Elle déplore amèrement dans ses *Lettres*, cette fatale décadence de son monastère de prédilection. Il lui fallut donc revenir à Avila, et, par sa présence, réveiller bien des âmes assoupies. Elle était suivie de sa *fidèle compagne*, de cette humble Mère Anne de Saint-Barthélemy, qui ne voulait être que simple Sœur *converse*. Aussitôt que Tèreise fut arrivée, le Provincial vint la voir, et les Religieuses de saint Joseph le conjurèrent instamment de leur donner Tèreise pour prieure. Elle était si fatiguée de tous ses voyages qu'elle ne se trouvait guère en état de les continuer, et le séjour de son premier monastère lui allait mieux que celui de tout autre. La Religieuse qui était alors Prieure lui céda volontiers sa place. Dès que Tèreise fut ainsi rétablie dans une charge qui voulait de la force et de la vigilance, elle ramena bientôt l'antique discipline, tombée tout-à-la-fois devant la dépendance où la pauvreté des Religieuses les avait jetées, et devant leurs égards déplacés pour les gens du monde. Tèreise sut réparer tous les maux, et prendre soin de la nourriture des âmes comme de celle des corps.

Il n'y avait pas trois mois que Tèreise était Prieure, lorsque Jean de la Croix lui amena des voitures pour la conduire à Grenade, afin qu'elle y fit une fondation depuis long-temps projetée. Tèreise, trop faible alors et qui devait bientôt aller à Burgos, ne put qu'envoyer des Religieuses dans la maison qu'on

lui offrait. Ce fut là toute la part qu'elle prit à la fondation de Grenade , qui se fit le 20 janvier 1582.

Tranquille sur cet établissement , Tèreſe ne songea plus qu'à la fondation de Burgos ; Burgos était le champ de bataille où cette généreuse héroïne de la Croix devait poser les armes et recevoir le coup de mort, pour être ensevelie dans son dernier triomphe ! Cette fois , plus que jamais , les obstacles se multiplièrent ; le froid , les neiges , les éléments et les hommes , tout parut conspirer contre elle. Il n'y eut que le Provincial des Carmes , P. Gracian , qui , appréhendant pour elle les fatigues de la route, par un temps fort mauvais , « et la voyant si vieille , si infirme , » la suivit de près , dans ce dernier voyage , « car il lui sembla, dit Tèreſe, que ma vie avait encore quelque importance (1). » Le 26 janvier 1582 , Tèreſe arrivait à Burgos , admirablement accueillie par la pieuse Catherine de Tolosa , et , le 19 avril ; le dernier monastère de notre sainte Réformatrice fut érigé sous l'invocation de saint Joseph et de sainte Anne. Mais Tèreſe ne comptait pas borner là sa carrière apostolique , et méditait de nouvelles fondations , dont la gloire devait être réservée à ses Filles.

Tèreſe quitta le couvent de Burgos , sur la fin du mois de juillet 1582, et se mit en route pour se rendre au monastère d'Avila. Elle passa par Médine ; le P. Antoine de Jésus l'y attendait depuis quelques jours , et lui annonça qu'il se proposait de la conduire à la cité d'Alva , où elle était instamment de-

(1) Cap. XXX.

mandée par la duchesse de ce nom. Un tel ordre affligea Tèreſe , qui croyait ſa préſence plus néceſſaire à Avila , mais elle ne répliqua point , et , ſans conſulter le beſoin qu'elle avait de repos , elle monta dans une voiture qu'on lui avait préparée. A quelque diſtance d'un petit bourg , qui était ſur la route , elle tomba dans une faiblesſe dont furent alarmés tous ceux qui l'accompagnaient ; pour comble de douleur , on ne trouva dans ce lieu rien de plus propre à la fortifier que quelques figues. La Sœur Anne de ſaint-Barthélemy en était déſolée : « Ne vous affligez pas , ma fille , lui dit Tèreſe ; ces figues ſont fort bonnes ; il eſt bien des pauvres qui n'en ont pas tant pour ſe nourrir. » Le lendemain après - midi , elle arriva au terme de ſon voyage , toute brisée des violentes ſecouſſes de la voiture. La ducheſſe d'Alva , qui l'attendait avec impatience , lui propoſa de paſſer la nuit dans le palais ; Tèreſe refuſa , parce qu'il y avait dans la ville un monaſtère de l'Ordre du Carmel. Ainſi , après avoir donné quelques heures à la ducheſſe , elle ſe rendit à ſon monaſtère , ſur les ſix heures du ſoir , le jour de ſaint Matthieu. La Prieure et les Religieuſes , qui la virent dans l'état le plus triſte , la prièrent de ſe mettre au lit. Elle leur obéit , en diſant : « Dieu me veuille aider , mes Filles , je me ſens bien abattue. Voilà plus de vingt ans que je ne me ſuis pas couchée d'aussi bonne heure qu'aujourd'hui. Béni ſoit le Seigneur , qui a permis que je tombaſſe malade au milieu de vous(1). »

(1) *Reforma* , etc. tom. I. pag. 846.

Le lendemain , elle se leva , puis visita toute la maison , entendit la messe et communia.

Huit jours après son arrivée , elle se trouva si affaiblie par un flux de sang , qui fut suivi de fâcheux symptômes , qu'elle se mit au lit. La duchesse d'Alva ne la quitta presque plus , et lui rendait de ses propres mains , quelque représentation qu'on pût lui faire , toutes sortes de services. Le premier jour d'octobre , après avoir passé toute la nuit en prières , elle fit appeler le P. Antoine de Jésus , pour se confesser à lui. Quand elle eut achevé sa confession , ce bon Religieux la conjura de prier Dieu qu'il ne la retirât point encore de ce monde ; elle lui répondit qu'elle n'était plus nécessaire. Alors il lui demanda si , dans la supposition qu'elle mourût , elle ne voulait pas que son corps fût porté à Saint-Joseph d'Avila , qui était son monastère. « Dois-je avoir , lui répondit-elle , quelque chose qui m'appartienne ? Ne me donnera-t-on pas bien ici un peu de terre (1) ? »

La veille du jour de saint François , comprenant que l'heure de sa mort n'était pas éloignée , Tèrese demanda les derniers sacrements. Tandis que le prêtre allait chercher le viatique saint , elle joignit les mains , et dit à ses Religieuses ces dernières et attendrissantes paroles : « Mes Filles et Mesdames , pardonnez-moi le mauvais exemple que je vous ai donné ; ne vous modelez pas sur celle qui a été la plus grande pécheresse du monde , et qui a le plus

(1) « Tengo yo de tener cosa propia ? Aquí no me daran un poco de tierra ? » *Reforma* , etc. tom. 1 , pag. 847.

mal gardé sa Règle et ses Constitutions. Je vous demande, pour l'amour de Dieu, mes Filles, de les observer avec beaucoup de perfection, et d'obéir à vos Supérieures (1). » Elle répétait ces paroles avec tant d'effusion d'ame et de tendre tristesse, que les Religieuses fondirent toutes en larmes, sans avoir la force de lui répondre.

Cependant, le prêtre qui apportait le pain des forts entra dans la cellule de Tère-se; à la vue de ce divin aliment, l'amour de Tère-se pour son Dieu, lui donna bientôt des forces; son visage se ranima et parut s'embellir; puis, fixant sur Jésus-Christ ses yeux enflammés: « O mon Seigneur, dit-elle, enfin elle est venue l'heure désirée; il est temps enfin que nous nous voyions. Mon Seigneur, il est temps de marcher; que je m'achemine par un jour fortuné, et que votre volonté s'accomplisse. La voici venue l'heure où je dois sortir de cet exil, et où mon ame doit jouir avec vous de ce qu'elle a tant désiré (2). » Quand elle eut reçu le viatique saint, elle demanda l'extrême Onction, et répondit à toutes les prières. Elle ne se lassait pas de répéter: « Enfin, Seigneur, je suis fille de l'Eglise (3), » et trouvait dans cette pensée une indicible consolation.

Dans la nuit du 4 au 5 octobre, elle expira, la tête appuyée sur le bras d'une de ses Filles bien-aimées, la Sœur Anne de saint Barthélemy. Est-il nécessaire de dire avec quel amour sa main trem-

(1) *Ibid.*(2) *Reforma. et.c. tom, I., pag. 847.* (3) *Ibid.*

blante pressa le Christ, et ses yeux mourants le contemplèrent, et de quelles saintes larmes de douleur et de reconnaissance fut baigné son lit de mort?

La nuit du 5 octobre 1582 fut mémorable par la réforme du calendrier, et par la suppression de dix jours, qui fut le résultat de cette réforme. C'est pourquoi la mort de sainte Tèreſe est datée du 15 octobre, et sa fête célébrée ce jour-là.

Après sa mort, les rides disparurent de son visage, ses membres restèrent flexibles, comme pendant sa vie; ce corps, le plus pur peut-être qu'il y ait eu après celui de la sainte Vierge Marie, resta long-temps incorruptible, et comme édification de tous ceux qui eurent le bonheur de le voir, et comme marque de toutes les grâces par lesquelles Dieu voulut récompenser une âme qui l'avait tant aimé, et qui avait tant souffert pour lui!

Tèreſe fut inhumée dans l'église des Carmélites d'Alva. Trente-neuf ans après sa mort, en 1621, elle fut canonisée par le pape Grégoire XV.

Au commencement de 1582, peut-être même en 1581, Tèreſe écrivit, par ordre du P. Gracian, un de ses meilleurs opuscules, celui qui a pour titre : *Manière de visiter les couvents de Religieuses déchaussées*(1). Ce petit traité est admirable de sagesse et de prudence, de douceur et de prévoyante bonté. Au reste, ceux qui voudront lire les œuvres de notre sainte, verront mieux là que dans nos paroles à quel

(1) *Modo de visitar los Conventos de Religiosas Descalças*. Voyez, pour la date que nous donnons, *Reforma* etc. tom. I, pag. 885.

point tout ce qui sort de cette ame est simple et sensé, est la plus pure expression du christianisme, bien clairement et bien nettement compris. De la hauteur de ses inspirations extatiques, Tèrese rapportait cette sagesse admirable, cette intelligence des détails de la vie réelle, ou plutôt de la vie chrétienne réalisée sur la terre, qui fait le caractère de tous les grands fondateurs et réformateurs d'Ordres religieux. Avec les modifications qu'exige la vie du monde, la plupart des avis, des réflexions, des conseils qu'elle adresse à ses Religieuses, sont d'excellentes règles de charité et de prudence, dont chacun de nous peut faire l'application pour sa conduite habituelle.

Une des choses auxquelles s'appliquait le plus sainte Tèrese dans la formation des couvents, c'était le choix des sujets qui devaient y entrer. Autant elle avait cru nécessaire la grande sévérité de son Ordre, autant elle regardait comme nécessaire une véritable vocation pour y entrer; elle considérait avec un tact exquis, et la nature des caractères des sujets qui se présentaient, et la nature des circonstances qui les amenaient à elle. Combien de fois ne résista-t-elle point aux plus pressantes recommandations des plus puissants seigneurs et des hommes les plus éminents en sainteté! Elle n'aimait pas les personnes d'un naturel mélancolique, et elle avait une manière toute spéciale, toute compatissante de traiter ces pauvres malades, lorsqu'elles s'étaient glissées dans ses couvents. Ainsi, ces personnes-là

devaient moins prier, moins jeûner, moins rester solitaires et dans les larmes, moins se livrer à l'oraison, etc., que les autres. Elle-même, Tèreſe, était d'une gaité qui ne s'altéra jamais, et que les calomnies les plus odieuses ne troublaient pas. De tout ce qui se disait contre elle, elle ne faisait que rire; sa grande ame ne trouvait pas que rien de ce monde méritât de l'attrister. C'est pourquoi, toutes les fois qu'elle était de ce monde, elle ne s'attristait pas, à moins que quelqu'un de ses amis, le P. Gracian, ou Jean de la Croix, cette ame si tendre, si ardente, si poétique, si térésiaque, ne fût en butte à la persécution. Oh! alors, elle prenait une éloquence incomparablement énergique, à laquelle personne ne résistait, pas même Philippe II. Sa douceur, sa gaité, son esprit, son imagination, et une maturité de jugement singulière, avaient rendu Tèreſe une des plus aimables personnes de son temps. Dès sa jeunesse, elle avait été aimée de tous ceux qui la connaissaient, et, dans les dernières années de sa vie, elle avait encore toutes les grâces possibles. Au maintien le plus modeste et à une noble gravité, elle joignait une telle discrétion dans ses paroles, une si aimable simplicité dans ses mœurs, que sa vue seule imprimait le respect, et faisait aimer la vertu à ceux qui avaient le bonheur de converser avec elle. Elle était d'une adresse et d'une prudence admirables, mais elle ne pouvait souffrir la moindre dissimulation, ni même l'ombre du mensonge.

Ce qui met le comble à sa gloire, et montre bien

la sagesse de son institut, c'est que ses filles ne dégénérèrent point de la première ferveur qu'elle leur avait inspirée. La réforme, après son trépas, continua de jeter l'éclat le plus grand, et de multiplier ses établissements en Espagne; elle ne tarda pas même à se répandre dans la France, et, de là, dans tout le reste de l'Europe. En 1588, la maréchale de Joyeuse, frappée du récit des merveilles qu'on publiait au sujet des Carmélites de Térèse, envoya de Bretigny en Espagne, pour essayer d'en amener quelques-unes en France. Galeman, célèbre curé d'Aumale, se joignit à lui; mais toutes leurs tentatives furent inutiles, parce que les Supérieurs de la Réforme ne voulaient pas qu'elle s'étendit hors de l'Espagne. Enfin Henri IV, sollicité par la princesse de Longueville, députa, en 1604, dans le même dessein, Gauthier, avocat-général au grand Conseil, et de Bérulle. Le roi d'Espagne les accueillit avec bonté, et le nonce du pape ayant joint son autorité à celle de ce prince, tous les obstacles furent levés. On accorda aux députés français six Religieuses du premier mérite, parmi lesquelles on compte la sœur Anne de Saint-Barthélemy, cette tendre amie, cette fidèle compagne de sainte Térèse. On leur avait donné pour Supérieure la Mère Anne de Jésus, la plus digne fille du Carmel réformé. La profession de cette sainte religieuse (1571) avait été accompagnée d'une circonstance mémorable. L'évêque et le peuple étant assemblés à l'église, pour être témoins de cette profession, tout-à-coup, après avoir pro-

noncé deux fois ses vœux , et avant de les prononcer pour la troisième fois , suivant l'usage de l'Ordre , elle se tut. L'assemblée, surprise de ce silence, la contemple ; on la voit absorbée et ravie ; un moment après, il lui sort du visage un feu éblouissant, et c'est d'un pareil événement qu'est venue la loi depuis inviolable parmi les Carmélites réformées, de prononcer leurs vœux dans le Chapitre, devant la Prieure et les Religieuses seules, pour ne plus exposer aux yeux du public les faveurs extraordinaires qu'elles reçoivent de Dieu.

Voilà comment avait débuté cette admirable Religieuse, à qui la Réforme de sainte Térése doit presque tous ses accroissements hors de l'Espagne, puisqu'elle a fondé, en personne, ou par les filles qu'elle avait élevées, près de soixante monastères. Les premiers en France ont été ceux de Paris, dans le faubourg Saint-Jacques, ceux de Pontoise et de Dijon. Sa mémoire est en bénédiction, surtout parmi les Carmélites de ce royaume. L'esprit de sainte Térése, qu'elle leur avait transmis, s'y conserve encore dans sa pureté et sa plénitude. Louise de France en était bien persuadée sans doute, lorsque fuyant, douce et chaste colombe, les degrés d'un trône que souillait la débauche, elle choisit, en 1770, une de leurs maisons pour y pleurer à l'écart sur ce qu'elle savait, et y consommer le sacrifice le plus héroïque. Ce n'est pas la première princesse d'un si haut rang qui se soit destinée à la perfection, sous la discipline de sainte Térése. Une fille de l'empereur Mathias, et

l'impératrice Eléonore, veuve de l'empereur Ferdinand II, avaient déjà donné l'exemple d'un semblable dévouement. Elles firent profession, et moururent saintement : la première, dans le monastère des Carmélites de Lisbonne; la seconde, dans celui de Vienne en Autriche.

Après la révolution, les Carmélites reparurent à Paris, où elles ont maintenant trois maisons. Le nom de Carmélite est devenu populaire parmi nous; les vertus des modestes recluses, la touchante conversion d'une Magdeleine de haut lieu (1), qui trouva grâce pour avoir beaucoup aimé; enfin les austérités de l'Ordre ont souvent attiré les regards, et mis ce nom dans toutes les bouches et dans bien des cœurs.

(1) Louise de la Vallière.

l'impératrice Elisabeth, veuve de l'empereur François II, avaient été donné l'exemple d'un établissement des sœurs. Elles firent profession, et furent admises dans le monastère de la Trinité, dans celui des sœurs de la Trinité.

En 1763, les sœurs de la Trinité furent transférées dans un nouveau monastère, le monastère de la Trinité, où elles ont maintes fois fait profession. Le monastère de la Trinité est devenu un monastère pour les sœurs de la Trinité, et les sœurs de la Trinité ont été transférées dans le monastère de la Trinité, qui n'est pas un monastère pour les sœurs de la Trinité, et les sœurs de la Trinité ont été transférées dans le monastère de la Trinité, et les sœurs de la Trinité ont été transférées dans le monastère de la Trinité.

1763

1763

1763

1763

1763

ÉPILOGUE.

Ce que c'est que la souffrance dans le christianisme. — Béatrix
Onéz, Catherine de Cardonne. — Glose de sainte Térése, — Ex-
tases, visions. — Poésie mystique.

Il y a , dans le christianisme , une loi bien tou-
chante et bien consolatrice : c'est que les souffrances
et les prières du juste ne satisfont pas seulement pour
lui , mais satisfont encore pour le coupable qui , de
lui-même , ne peut s'acquitter ; c'est que , de tant de
larmes et de tant de soupirs répandus au pied de
l'autel , de tant de labeurs , de tant de peines , rien
n'est perdu , tout retourne à l'humanité.

C'est pourquoi il a été dit : *Heureux ceux qui
pleurent ! heureux ceux qui souffrent !* Oui, heureux !
non-seulement pour eux , mais pour leurs frères
qu'ils aiment , leurs frères qui ne pleurent pas , qui
ne souffrent pas. Vous l'avez voulu , mon Dieu ;
et vous, le juste par excellence, vous vous êtes don-
né en sacrifice pour nous , et vous nous avez pres-
crit de vous imiter.

C'est pourquoi tant de chrétiens souffrent avec
patience et amour, et ne changeraient pas leurs dou-
leurs contre tous les plaisirs et toutes les richesses
du monde , en songeant qu'ils adoucissent ainsi les

maux de quelque créature aimée. N'avez-vous point vu de ces êtres saintement résignés que vous honoriez de toute la sincérité et de toute la banalité de votre commisération, et auxquels vous n'avez jamais surpris une plainte sur les lèvres ? Une femme, une jeune fille, un vieillard ! La réversibilité des douleurs de l'innocence au profit des coupables : voilà le dogme que vous ne compreniez pas, et qu'ils adoraient au fond du cœur. N'avez-vous jamais assisté au retour de quelque enfant, de quelque père, de quelque ami *prodigue*, que la persévérante douleur et la fervente prière de sa mère, de son fils, de son ami, avaient ramené, après de longues années, au toit paternel du Seigneur ?

C'est pourquoi encore quelques chrétiens, dont toute la jeunesse s'est paisiblement écoulee dans la vertu et dans l'innocence, et qui n'ont, ce semble, rien à expier pour eux, se sentent saisis d'un immense désir d'expier par leurs propres douleurs les maux de l'humanité entière ; puis, alors, ils renoncent à toute consolation terrestre ; ils vont, loin du bruit des villes et de la vue des hommes, s'enfermer dans d'étroites et obscures cellules, mortifier leur chair par le jeûne et par le fouet, s'ensevelir vivants dans leurs tombeaux, et verser des larmes amères qui ne sont vues que de Dieu. Il y a bien, dans le siècle, des philosophes qui demandent niaisement à quoi servent ces gens-là, mais il y a, au ciel, des anges qui leur disent : Courage ! qui conversent avec eux, et qui les attendent.

Ainsi,

Ainsi, sur cette terre, un petit nombre de justes souffrent incessamment de toutes leurs forces pour le grand nombre de coupables qui la couvrent; l'homme pur et la vierge martyre, pour l'homme corrompu et pour la femme perdue; le doux, le sincère, le simple de cœur, l'homme aux larges et compatissantes entrailles, pour le cruel, le perfide, l'ambitieux, l'égoïste.

Un saint n'est que cela : un homme qui se sauve, et qui sauve l'humanité.

C'est donc mal à nous de nous contenter d'un vague respect et d'une admiration stérile pour ces grands personnages que l'Eglise appelle SAINTS; de prendre pour prétexte que nous ne nous sentons pas appelés à une si sublime carrière; de déclarer, avec la fatuité de nos jours, que ces oraisons, ces extases, ces ravissements nous touchent, nous étonnent, nous paraissent quelque chose de grand lorsque le bruit en vient à nos oreilles, ou que quelque une de ces célestes paroles passe, par hasard, sous nos yeux, de dire que tout cela est un idéal qui a eu son temps et qui est aujourd'hui fini; qui convient peut-être à l'état particulier de quelques âmes, mais qui ne peut plus faire marcher l'humanité vers la perfection promise. Regarder ces choses comme un pur et simple spectacle, comme des illusions sans objet, comme des tableaux placés dans le lointain, pour les yeux de notre imagination, et ne point songer à ce qu'il y a eu dans de tels cœurs de charitable inquiétude pour notre

salut , oh ! je vous assure que c'est mal à nous.

Car , pour retourner à sainte Tèreſe , cette vie de ſoixante-ſept ans paſſée toute entière dans les transports de l'amour le plus ardent , le plus inſatiable , le plus pur , à quoi penſez-vous qu'elle ſerve ? Cette pauvre ſainte qui , à l'âge de ſix ans , aspirait à la gloire du martyr , qui confeſſa n'avoir jamais eu de tentation contre la chaſteté , et dont toutes les folies d'adoleſcence et de jeuneſſe ſe réduiſent à quelques penſées inutiles et frivoles , ne fut-elle pas bientôt , pour ſon compte , en état de grâce parfaite aux yeux de Dieu ? N'eſt-il pas bien naturel , bien chrétien de penſer que l'amour de Tèreſe pour ſon Sauveur , que l'amour qui dévora , toute leur vie , le cœur de tant de vierges ignorées , expie les amours corrompus qui courent le monde ?

Hélas ! qu'avons-nous fait de l'amour , infortunés que nous ſommes ?

« C'eſt quelque choſe de grand que l'amour , et un bien au-deſſus de tous les biens. Seul , il rend léger ce qui eſt peſant , et fait qu'on ſupporte avec une ame égale toutes les viciffitudes de la vie.

» Il porte ſon fardeau , ſans en ſentir le poids , et rend doux ce qu'il y a de plus amer.

» L'amour de Jéſus eſt généreux ; il fait entreprendre de grandes choſes , et il excite toujours à ce qu'il y a de plus parfait.

» L'amour aſpire à s'élever , et ne ſe laiſſe arrêter par rien de terreſtre.

» L'amour veut être libre et dégagé de toute affec-

tion du monde , afin que ses regards pénétrèrent jusqu'à Dieu sans obstacle , afin qu'il ne soit ni retardé par les biens , ni abattu par les maux du temps.

» Rien n'est plus doux que l'amour , rien n'est plus fort , plus élevé , plus étendu , plus délicieux ; il n'est rien de plus parfait ni de meilleur au ciel et sur la terre , parce que l'amour est né de Dieu , et qu'il ne peut se reposer qu'en Dieu , au-dessus de toutes les créatures.

» Celui qui aime , court , vole , il est dans la joie , il est libre , et rien ne l'arrête.

» Il donne tout pour posséder tout ; et il possède tout en toutes choses , parce que , au-dessus de toutes choses , il se repose dans le seul Être souverain , de qui tout bien procède et découle.

» Il ne regarde pas aux dons , mais il s'élève , au-dessus de tous les biens , jusqu'à celui qui donne.

» L'amour souvent ne connaît point de mesure ; mais , comme l'eau qui bouillonne , il dérobe de toutes parts.

» Rien ne lui pèse , rien ne lui coûte ; il tente plus qu'il ne peut ; jamais il ne prétexte l'impossibilité , parce qu'il se croit tout possible et tout permis.

» Et à cause de cela , il peut tout , et il accomplit beaucoup de choses , qui fatiguent et épuisent vainement celui qui n'aime point.

» L'amour veille sans cesse ; dans le sommeil même il ne dort point.

» Aucune fatigue ne le lasso , aucuns liens ne l'ap-pesantissent , aucunes frayeurs ne le troublent ; mais ,

tel qu'une flamme vive et pénétrante, il s'élance vers le ciel, et s'ouvre un sûr passage à travers tous les obstacles.

» Si quelqu'un aime, il entend ce que dit cette voix.

» L'ardeur même d'une ame embrasée s'élève jusqu'à Dieu comme un grand cri : Mon Dieu ! mon amour ! vous êtes tout à moi, et je suis tout à vous (1). »

Au lieu de cela, encore une fois, qu'avons-nous fait de l'amour ? Jetez les yeux sur le monde, et voyez.

Que de soupirs et de sanglots, quels cris de détresse, quelles angoisses terribles et poignantes, quelles désespérantes pensées ! Pourquoi, parce qu'un regard a rencontré un regard, parce qu'une main a pressé une main, voilà un trouble contre lequel il faudra lutter de longues années, toute la vie peut-être ; voilà un homme perdu, une existence manquée ! Imprudentes et insensées créatures que nous sommes ! Nous devrions être dans une surveillance continuelle sur tous nos sens, et nous livrons nos sens à tous les vents ; nous devrions garder notre cœur comme la vierge du sanctuaire, traversant le temple, garde, de sa main protectrice, la flamme vacillante de son flambeau, et nous laissons errer notre cœur à l'aventure ; et plus nous le sentons étourdi et fasciné, plus nous le poussons vers ce qui l'étourdit et le fascine ; nous devrions écarter de

(1) *Imitation de Jésus-Christ*, III, 5 : trad. de l'abbé F. de la Mennais.

notre imagination les fantômes qui l'ont séduite , et c'est sur ces fantômes que nous la fixons !

Oh ! les tristes moments de vertige et de défaillance , où la tête tourne , où les larmes suffoquent , où le frémissement et l'horreur saisissent tout-à-coup sur le bord de l'abîme ; où l'homme , absorbé tout entier dans le désir de la créature , ne comprenant plus rien à la vie , s'adresse tant de vaines questions sur les éternels combats de la passion humaine et de la loi divine ! Et cela , encore , n'est que la lutte , lutte douloureuse et désolante , mais non sans quelque vertu ; lutte où toutes les larmes ne sont peut-être pas perdues pour le ciel , où il reste quelque respect pour ce que la bonté divine a mis dans nos âmes , et où déjà néanmoins il y a tant à expier ! — Et ceux qui n'ont écouté que la folie de leur cœur , qui s'en sont fait honneur et gloire , et ont demandé à ce cœur toutes les jouissances qu'il pouvait leur donner ; qui n'ont entendu que comme un vain bruit le retentissement des avertissements divins à travers les lois sociales , et ont fini par ne plus rien entendre que la douceur enivrante de leurs paroles d'amour et leurs promesses impossibles de bonheur mutuel ! — Et ceux qui se sont trahis et se sont lâchement abandonnés , au bout de quelques heures , en s'envoyant des cris de malédiction désespérée et d'atroces ricanements ! — Et ceux qui ne pensent qu'à éteindre leur raison dans le délire des sens ; qui s'épuisent en vains efforts pour arriver à la joie des brutes ; qui désirent avec rage

le sort de ces animaux , afin de n'avoir plus de cœur! — Et ceux qui se vendent corps et ame !... tout cela , sous le nom d'amour ! trouverions-nous d'assez mélancoliques paroles pour peindre toutes ces profanations , toutes ces prostitutions de l'amour ; pour déplorer, même avec la plus sincère compassion de la faiblesse humaine , tant d'ames pures et innocentes scandalisées et perdues , tant de belles natures faussées et dégradées , tant de familles , tant de sociétés plongées dans la honte et dans le malheur ?

Qu'on ne dise pas que le malheur , qui résulte de cette corruption du plus beau et du plus noble des sentiments qui aient été donnés à l'homme , en soit le châtement et l'expiation. Je sais qu'il y a là de grandes douleurs supportées par des ames encore grandes, des nuits bien longues passées dans l'insomnie et dans les larmes, et des années entières d'une tristesse bien malheureuse et bien pitoyable ; mais ce qui expie , ce n'est pas seulement la souffrance, c'est encore , c'est surtout la volonté d'expier. Car ce qui n'est pas fait pour Dieu , en quelque manière , est comme s'il n'était pas ; et , sans le dogme chrétien de la réversibilité des mérites, l'amour , de divin devenu terrestre, de libre esclave, de paisible, de chaste et de doux , agité , impur et plein d'amertume , l'amour ne semblerait donné à l'humanité que pour entretenir en elle la douleur et le remords. Au lieu de ce lac limpide et calme , dont l'*Imitation* nous a offert l'agréable peinture , et qui réfléchit toutes les beautés du ciel , ce serait une mer sombre et hou-

leuse , ramenant sans cesse à sa surface toutes les souillures de l'abîme.

Merci donc , oh ! merci , vierges saintes , de l'amour que vous portez au Christ , au Sauveur bien-aimé du monde , pour expier l'amour que nous portons à d'indignes créatures ! Merci pour le mal que vous réparez en ce monde , et pour les richesses que vous nous préparez dans l'autre ! Entre vous toutes , merci à Tèreſe d'Avila , qui , après avoir brûlé d'une charité si ardente pour Dieu et pour les hommes , a laissé à notre méditation les monuments sublimes de son aimante pensée , et a voulu que , par l'amour divin , la réhabilitation de l'amour prostitué se perpétuât après elle dans tant de monastères !

Tèreſe peut être donnée comme la réalisation de l'amour porté à sa plus haute et à sa plus belle puissance. Quiconque a jamais eu un peu d'amour dans le cœur n'a rien rêvé , rien pressenti , rien espéré , rien souffert , rien goûté , que cette sainte créature n'ait éprouvé dans toute sa plénitude , et de toute la force des facultés les plus aimantes qui se soient encore rencontrées. S'il n'y a pas d'ame plus minutieusement , plus délicatement croyante que celle qui aime ; ni qui cherche plus à animer la moindre de ses actions du sentiment qui la remplit ; ni qui espère avec une naïveté plus virginale ; ni qui craigne avec une timidité plus enfantine ; ni qui demande plus à se détacher de la terre ; ni qui aspire davantage aux joies de l'extase et de la vision ; ni qui appelle à plus grands cris ou le bonheur de souffrir pour l'objet

aimé, ou celui de mourir pour se confondre à jamais dans son sein; ni qui se fasse plus petite et plus humble; ni qui se croie plus indigne du bien qu'elle désire; oh! qu'on parcoure les pages brûlantes de sainte Tèreſe, et qu'on nous dise si jamais ame a aimé comme celle-là! Qu'on nous dise encore si l'on conçoit quelque chose de plus grand et de plus sublime, et, après être convenu qu'il n'y a, en effet, rien de pareil, et qu'on ne conçoit rien au-dessus, nous supplions que l'on considère quelle est la source d'une si resplendissante et si ravissante beauté morale. Malheureux habitants de la terre, d'où sort continuellement une si épaisse fumée, des vapeurs si noires qui s'élèvent de nos passions ténébreuses, et qui nous cachent le ciel et la lumière, voici au-dessus de nos têtes, un ange de pureté et d'amour, porté sur un nuage lumineux et planant vers les hautes régions célestes! oh! restons quelques instants, au moins, les yeux tournés là-haut, à contempler sa marche paisible et heureuse, à voir d'où il vient et où il va!

Ou souffrir, Seigneur, ou mourir (1)! Voilà les paroles qui retentissaient sans cesse dans le cœur de Tèreſe, qui lui faisaient trouver une secrète et sainte volupté dans les plus horribles douleurs de son corps, et dans les plus poignantes angoisses de son ame. *Souffrir*, c'était renoncer à la nature et au monde, c'était repousser du pied la terre sur laquelle elle ne pouvait donner le divin baiser à son divin

(1) O padecer, o morir!

époux ; c'était ressembler au Christ qui a tant souffert, c'était expier les crimes de l'humanité. Mourir, c'était naître à la vie, à la vie de l'amour ; c'était être face à face avec l'éternel objet de sa tendresse, c'était participer à sa gloire et à son bonheur ; c'était sentir couler à travers son cœur un fleuve de douceur et de paix éternelles.

A cette hauteur d'amour, l'humilité, l'obéissance, l'abnégation absolue, qui nous étonnent tant, qu'est-ce donc ? Rien : ces choses se tiennent. Avec quel charme et quelle envie elle trace le portrait de Béatrix Oñez, la Religieuse la plus obéissante qu'elle ait rencontrée ; jeune ange qui accepta toujours son devoir avec une joie entière, dont le regard ne fut jamais troublé, dont le front ne fut jamais ridé par le plus petit sentiment de résistance à la volonté divine, et qui expira souriante, le visage plein de sérénité et éclatant de lumière, au milieu des plus grandes douleurs !

Et comme son cœur s'épanouit au tableau de la vie de Catherine de Cardonne, de la famille des ducs de Cardonne, qui s'était retirée dans un désert, où, pendant plusieurs années, sans autre nourriture que les herbes et les racines qui croissaient çà et là, elle vécut priant et pleurant !

L'obéissance et l'abnégation, telles étaient les deux choses qui ravissaient Tèreze, et qui lui allaient au cœur. Se sentant toujours imparfaite, c'est alors qu'elle versait de son ame ce sacré cantique, incomparable expression d'amour et de tendresse :

I.

« Je vis sans vivre en moi , et j'attends une vie si sublime , que je meurs de ne mourir pas.

» Cette union divine et cet amour qui soutient ma vie font que Dieu est mon captif , et que mon cœur se trouve affranchi ; mais c'est pour moi une si forte souffrance de voir Dieu devenu mon captif , que je meurs de ne pas mourir.

II.

» Ah ! que longue est cette vie , que pénible est cet exil , que sombre est cette prison ! qu'ils sont pesants ces fers auxquels mon ame est retenue ! l'attente seule de ma délivrance me cause une douleur si âpre , que je meurs de ne pas mourir .

III.

» Ah ! que la vie est amère , quand on ne jouit pas du Seigneur ! si l'amour a ses douceurs , une longue attente a bien ses tristesses. Puisse Dieu me délivrer de ce fardeau , plus pesant que le fer , parce que je meurs de ne mourir pas !

IV.

» Je vis de l'espoir seul que j'ai de mourir , car cette vie en finissant , rend certaine mon espérance. O mort où l'on obtient la vie , ne tarde pas , je t'attends , et je meurs de ne pas mourir.

V.

» Vois combien l'amour est fort, ô vie ; ne me sois point importune. Vois que , pour te gagner , il ne me reste qu'à te perdre. Qu'elle vienne donc , la douce mort ; qu'il vienne , le riant trépas , car je meurs de ne point mourir.

VI.

» Cette vie de là haut est la vie véritable ; on n'en jouit pas , tant que celle-ci n'est point terminée. O mort , ne me sois point dédaigneuse ; je vis en mourant d'abord , car je meurs de ne pas mourir.

VII.

» O vie , que puis-je donner à mon Dieu qui vit en moi , et que puis-je faire pour lui , si ce n'est de te perdre , afin de le mieux posséder ? Je veux en ce moment l'obtenir , puisque c'est lui seul que j'aime , car je meurs de ne mourir pas.

VIII.

» Eloignée de toi , ô mon Dieu , quelle vie puis-je donc avoir , et que puis-je faire si ce n'est de souffrir une mort , la mort la plus cruelle qu'il y eût jamais ? Je me prends en pitié , lorsque je vois que mon mal est si profond , car je meurs de ne pas mourir.

IX.

» Le poisson qui sort de l'eau trouve du moins quelque allégeance ; à l'homme qui descend dans la

tombe , la mort du moins est secourable ; mais quelle mort peut être comparée à ma vie douloureuse , car je meurs de ne mourir pas.

X.

» Lorsque je commence à éprouver de la consolation en te voyant dans le Sacrement , je sens mes peines s'accroître à la pensée que je ne puis te posséder ; tout est fait pour me contrister , puisque je ne te vois pas comme je voudrais , et je meurs de ne pas mourir.

XI.

» Lorsque je me berce de l'espérance de te voir , Seigneur , je sens redoubler ma tristesse , en songeant que je puis te perdre ; je vis dans une horrible frayeur , espérant comme j'espère , car je meurs de ne mourir pas.

XII.

» Arrache-moi à cette mort, ô mon Dieu , et donne-moi la vie ; ne me retiens plus captive dans ces liens si forts. Vois : je meurs pour te contempler , et je ne peux vivre sans toi , car je meurs de ne pas mourir.

XIII.

» Je pleurerai ma mort , et me lamenterai sur ma vie , parce qu'elle ne m'est point ôtée à cause de mes péchés. O mon Dieu , quand sera-ce que je pourrai dire vraiment : Je meurs de ne pas mourir ? »

I.

Vivo sin vivir en mi
 Y tan alta vida espero
 Que muero porque no muero.
 Aquesta divina union
 Del amor con que yo vivo
 Haze à Dios ser mi cautivo,
 Y libre mi coraçon;
 Mas causa en mi tal passion
 Ver à Dios mi prisionero,
 Que muero porque no muero.

II.

Ay! que larga es esta vida,
 Que duros estos destierros,
 Esta carcel y estos hierros
 En que el alma esta metida
 Solo esperar la salida
 Me causa un dolor tan fiero,
 Que muero porque no muero.

III.

Ay! que vida tan amarga
 Dò no se goza el Señor!
 Y si es dulce el amor
 No lo es la esperança larga
 Quite me Dios esta carga,
 Mas pesada que de azero;
 Que muero porque no muero.

IV.

Solo con la confiança
 Vivo de que he de morir
 Porque muriendo el vivir
 Me asegura mi esperança.
 Muerte, dò el vivir se alcança,
 No te tardes, que te espero;
 Que muero porque no muero.

V.

Mira que el amor es fuerte;
 Vida, no me seas molesta,
 Mira, que solo te resta
 Para gozarte, perderte.
 Venga ya la dulce muerte,
 Venga el morir muy ligero;
 Que muero porque no muero.

VI.

Aquella vida de arriba,
 Es la vida verdadera;
 Hasta aqui esta vida muera
 No se goza estando viva.
 Muerte, no me seas esquivia;
 Vivo muriendo primero,
 Que muero porque no muero.

VII.

Vida que puedo yo darle
 A mi Dios que vive en mi,
 Sino es perderte à ti
 Para mejor à el gozarte?
 Quiero muriendo alcançarle,
 Pues a el solo es el que quiero;
 Que muero porque no muero.

VIII.

Estando ausenté de ti,
 Que vida puedo tener
 Sino muerte padecer
 La mayor que nunca vi?
 Lastima tengo de mi
 Por ser mi mal tan entero,
 Que muero porque no muero.

IX.

El pez que del agua sale
Aùn de alivio no carece ;
A quien la muerte padece ,
Al fin la muerte le vale.
Que muerte avrà que se yguale
A mi vivir lastimero ?
Que muero porque no muero.

X.

Quando me empieço en aliviar ,
Viendo en el Sacramento ,
Me haze mas sentimiento
El no poderte gozar.
Todo es para mas penar ,
Por no verte como quiero ;
Que muero porque no muero.

XI.

Quando me gozo , Señor ,
Con esperança de verte
Viendo que puedo perderte.
Se me dobla mi dolor ,
Viviendo en tanto pavor
Y esperando como espero.
Que muero porque no muero.

XII.

Sacame de aquesta muerte ,
Mi Dios , y dame la vida ;
No me tengas impedida
En este lazo tan fuerte ,
Mira que muero por verte ,
Y vivir sin ti no puedo ,
Que muero porque no muero.

XIII.

Lloraré mi muerte ya
 Y lamentaré mi vida,
 En tanto que detenida
 Por mis pecados está.
 O mi Dios, quando será
 Quando yo diga de vera:
 Que muero porque no muero

Quelque malade, quelque mourante d'impatience et d'amour qu'elle ait toujours été, sainte Tèrese fut, dès cette vie, magnifiquement récompensée ; c'est, en effet, une observation générale, que, depuis le pauvre père de famille qui gagne par ses sentiments de piété le morceau de pain dont il a besoin pour ses enfants, jusqu'à l'ame sainte à qui est donnée la joie extatique, toujours, même en ce monde, la vertu a sa récompense. Il n'est point de faveur mystique dont la grâce ne soit souvent descendue sur notre famille. Au moyen de l'*oraison*, elle passa par tous les degrés de contemplation et d'amour qui se trouvent entre l'effort sec et vain de l'ame cherchant son Dieu, et l'état de *quiétude* et d'*union* où elle le possède pleinement. Heureuse et privilégiée créature !

Souvent Tèrese, dans ses moments de plus vive et de plus large espérance, fut consolée et soutenue par des apparitions d'anges et des *visions* de Dieu même s'offrant à elle, et lui parlant d'une manière très-distincte. La grâce même des *ravissements*, cette grâce accordée à un si petit nombre de saints, ne lui fut pas refusée. Plusieurs fois non-

seulement *elle se sentit*, mais encore *on la vit* soulevée de terre à plusieurs pieds de hauteur, et manifestement libre dans l'air et au-dessus de la foule. Tandis que son corps était ainsi divinement enlevé, son ame se sentait parfaitement libre et dégagée de tout, comprenait avec une merveilleuse clarté la vanité et le néant de toutes les choses du monde et l'amour infini qui est dû à l'infinie bonté de Dieu.

Nous n'ignorons pas que, là où nous trouvons des marques évidentes de la grâce et de la protection divines, beaucoup de gens ne voient que des jeux d'imagination mêlés de quelques fables, que des hallucinations de femmes nerveuses ou aliénées. Ces personnes, dont nous ne cherchons point à suspecter la bonne foi, ne peuvent concevoir l'*extase* autrement que comme une maladie, le *ravissement* autrement que comme un conte. Elles donnent de cela deux raisons : la première, que cela passe leur raison ; la seconde, que les fous ont des *extases* et des *visions*. — Il est vrai que ces faits passent notre raison, et il est vrai que les fous ont des *visions* et des *extases*. Mais, sans vouloir ici traiter cette question qui demanderait un grand développement, qu'il nous soit permis de faire, en passant et par occasion, quelques réflexions. Pour déclarer de pareils faits impossibles, il faudrait savoir ce qui est possible. Le sait-on ? Pour affirmer qu'il ne convient pas à Dieu de répondre à l'appel de certaines créatures, et de leur donner des marques de supériorité et de privilège, il faudrait con-

naitre les intentions de Dieu. Les connaît-on ? — Il nous semble que ceux qui n'ont pas notre foi , peuvent douter de ces choses , si , faute d'étude , les faits ne sont pas avérés pour eux , mais que la négation ne leur est pas logiquement permise.

Quant à l'objection qu'on tire des *extases* et des *visions* des fous , pour faire rentrer dans la même catégorie celle des Saints , c'est pure ignorance. Les fous parlent aussi , mangent , marchent , suent , etc. Est-ce que parler , manger , marcher , suer , etc. sont des signes de folie ? en bonne philosophie , comme en bonne physiologie , un fait tout seul , n'est rien : il ne reçoit sa valeur que de ce à quoi il se rattache. On s'imagine donc que dans un couvent , dès qu'une Religieuse a *vu* ou *entendu* Dieu , elle est déclarée sainte , ou protégée de Dieu ? Ordinairement , au contraire , on la traite de femme vaine , orgueilleuse , folle. L'Eglise , qui montre là-dessus la plus grande défiance , parce que la chose est rare et extraordinaire , mais qui n'est point déraisonnablement incroyante , parce que la chose est possible , et que cela suffit pour qu'on l'examine , l'Eglise établit sur ce point des distinctions qui paraîtront d'une admirable sagesse à tout esprit non prévenu. Lorsque , dans le couvent des Carmélites , il fut question des visions de Tèreise , la Sainte fut la première à ne pas croire à leur caractère divin , tant elle s'en trouvait indigne ; mais , sur les instances de son confesseur , elle en écrivit , par obéissance , le récit , qui fut soumis à de graves personnages. Or , voici ,

entre autres , ce que Jean d'Avila , aussi grand par sa science et sa piété que par la solidité de son jugement et par sa prudence , répondit , après avoir examiné avec soin le manuscrit.

Il commence par donner de grands éloges à la simplicité et à l'humilité de l'auteur , et ajoute que les visions fondées sur des images corporelles , ou que l'on a par les yeux , sont moins certaines que les visions purement intellectuelles. Il conseille d'éviter les premières , sans toutefois les mépriser , à moins que l'on n'ait d'ailleurs la certitude qu'elles viennent du mauvais esprit , et il exhorte à prier le Seigneur de nous conduire plutôt par la voie ordinaire. Que si cependant les visions continuent , et que , en même temps , l'humilité s'accroisse , que la vie spirituelle se fortifie , que la paix intérieure domine , et que les paroles que l'on profère alors soient conformes à la saine doctrine , il n'y a plus de motif de rejeter ces sortes de visions. Il faut pourtant que la personne à qui elles arrivent ne s'en rapporte jamais à son jugement , de peur d'y être trompée. D'ailleurs , il ne faut jamais rapporter son culte aux visions ; il faut toujours réserver ses adorations pour Jésus-Christ dans le ciel et dans le Saint-Sacrement , et ne regarder la vision que comme une simple image , dont le but est de conduire l'esprit à ce divin Sauveur.

Maintenant , que l'on nous trouve un seul fou qui ait des visions extatiques et célestes , et chez lequel , en même temps l'humilité s'accroisse , la vie spi-

rituelle se fortifie , la paix intérieure domine , dont les paroles soient , en tout le reste , conformes au sens commun et à la saine doctrine , et qui ne s'en rapporte pas à son jugement ; que l'on nous trouve cette merveille , ou qu'on se taise !

Or , qui donc fut plus humble , plus spirituelle , plus douce , plus méfiante de votre propre jugement que Tèreise ? Qui montra plus de tête , qu'elle ne fit dans la fondation et dans la direction de ses monastères ? Qui a produit des *Lettres* où le cœur et l'esprit réunis embrassent avec plus de simplicité et de bon sens les détails de la vie ordinaire ? Qui donc fut plus pure , plus judicieuse (1) ?

Nicole , que certainement l'on n'accusera pas d'une aveugle crédulité , rapporte tout entière , dans le *Traité des Quatre fins de l'homme* , cette magnifique , cette terrible vision de l'enfer , et certes , un homme aussi grave que celui-là peut imposer à l'ignorance présomptueuse et à la petite philosophie de certains esprits.

Il existe , dans la poésie du Nord , un chant remarquable qui , sous un voile symbolique , porte tout le mysticisme de l'époque à laquelle il remonte , du XV^e siècle , et qui a pour titre : *La Fille du Sultan*. Cet amour du Christ , cette douce et pieuse tendresse de la vierge païenne , qui s'attache à tous les pas de l'époux céleste , nous retrace quelque chose de l'amour et de la tendresse de la vierge chrétienne , de

(1) Ce que nous avons à dire sur le mérite des *Lettres* de sainte Tèreise , comme sur les éditions et versions qui en ont été faites , nous le dirons en tête de notre traduction de ces mêmes *Lettres*.

Térèse. Le rapport est , certes, bien loin d'être parfait, mais il nous semble que cette citation, peut-être un peu profane pour le sujet , sera bien accueillie du lecteur.

« Ecoutez , vous tous qui êtes pleins d'amour , mon esprit va chanter un chant d'amour et de concorde, un chant de grandes et belles choses. Une fille de sultan , élevée dans une terre païenne , s'en alla, un jour , au lever de l'aurore , le long du parc et du jardin.

» Elle cueillit les fleurs de toutes sortes qui brillaient sous ses yeux , et elle se disait : Qui donc a pu faire ces fleurs , et découper avec tant de grâce leurs jolies petites feuilles ? Oh ! je voudrais bien le voir.

» Je l'aime déjà du fond du cœur. Si je savais où le trouver , je quitterais le royaume de mon père , pour le suivre. Et, à minuit, voici Jésus qui arrive , et qui s'écrie : Jeune fille , ouvrez ! Elle se lève de son lit et accourt en toute hâte.

» Elle ouvre la fenêtre , et aperçoit le bon Jésus resplendissant de beauté. Elle le regarde avec tendresse ; puis , s'inclinant devant lui : D'où venez-vous donc , dit-elle , ô noble et majestueux jeune homme ?

» Quel est le cœur qui pour vous ne s'enflammerait pas , car vous êtes si beau ! Jamais , dans le royaume de mon père , je n'ai trouvé votre pareil. — Et moi donc, jeune fille , je te connais, je connais

ton amour ; apprends qui je suis. C'est moi qui ai créé les fleurs.

» Est - ce bien vous , mon puissant Seigneur , mon amour , mon bien-aimé ? Combien de temps je vous ai cherché , et maintenant que vous voilà , il n'y a plus ni bien , ni patrie qui m'arrête. Avec vous je m'en irai. Que votre belle main me conduise là où il vous plaira.

» — Jeune fille , si vous voulez me suivre , il faut tout abandonner , votre père , vos richesses et votre beau palais. — Votre beauté m'est plus précieuse que tout cela. C'est vous que j'ai choisi , c'est vous que j'aime. Il n'y a rien sur la terre d'aussi beau que vous.

» Laissez-moi donc vous suivre où vous voudrez. Mon cœur m'ordonne de vous obéir , et je veux être à vous. — Il prit la jeune fille par la main. Elle quitta cette contrée païenne , et ils s'en allèrent ensemble à travers les champs et les prairies.

» Le long du chemin , ils s'entretenaient avec gaieté l'un l'autre , et la jeune fille lui demanda son nom. — Mon nom , dit-il , est merveilleux ; par sa puissance , il guérit le cœur malade ; sur le trône élevé de mon père tu pourras le lire.

» Donnez-moi tout votre amour , consacrez-moi vos sens et votre esprit. Mon nom est Jésus ; ceux qui m'aiment le connaissent bien. — Elle le regarde avec tendresse , et , se courbant à ses genoux , lui jura fidélité.

» Comment , dit-elle , comment est votre père ,

ô mon beau fiancé ? Pardonnez-moi cette question. — Mon père est très-riche. La terre et le ciel lui obéissent ; l'homme , le soleil , les étoiles lui rendent hommage.

» Un million de beaux anges s'inclinent devant son trône , les yeux baissés. — Si votre père est si puissant et si élevé au-dessus de nous tous , mon bien-aimé , comment donc est votre mère ?

» — Jamais il n'y eut, dans le monde , une femme aussi pure. Elle devint mère d'une façon miraculeuse , sans cesser d'être vierge. — Ah ! si votre mère est si belle et si pure , de quelle contrée venez-vous donc ?

» — Je viens du royaume de mon père , où tout est joie , beauté , vertu. Là , des milliers d'années se passent comme un jour ; d'autres milliers d'années leur succèdent , pleins de repos et de félicité.

» — Seigneur , que de prodiges vous m'apprenez ! Hâtons-nous donc , ô mon roi , d'arriver à la demeure de votre père. — Restez pure et sincère , je vous donnerai mon royaume , et vous vivrez éternellement.

» Ils continuèrent leur route , à travers les champs et les prés , et ils arrivèrent auprès d'un couvent , où Jésus voulut entrer. — Hélas ! dit-elle , voulez-vous donc me quitter ? Si je n'entends plus votre douce voix , je languirai sans cesse.

» — Attendez-moi ici , dit-il avec grâce et bonté ; il faut que j'entre dans cette maison. — Il entre , et elle reste à la porte , pour l'attendre ; mais , quand

elle ne le voit plus , des larmes d'amour tombent sur ses joues.

» Le jour se passe , le soir arrive , elle attend encore , mais son fiancé ne vient pas. Alors , elle s'avance vers le couvent , et frappe , et crie : Ouvrez-moi la porte ; mon bien-aimé est ici.

» Le portier ouvre , et regarde cette jeune fille si belle et si imposante. — Que voulez - vous , dit-il ? Pourquoi venez-vous ici toute seule , pourquoi ces larmes ? Dites-moi , quel chagrin avez-vous ?

» — Hélas ! celui que j'aime si tendrement m'a quittée. Il est entré dans cette maison , et je l'ai attendu long-temps. Pressez-le de sortir. Dites-lui de venir me trouver avant que mon cœur se brise , car il est mon fiancé.

» — Jeune fille , celui qui vous a quittée n'est pas venu ici ; j'ignore qui est votre bien-aimé. Je ne l'ai pas vu. — Mon père , pourquoi voulez-vous me le cacher ? mon bien-aimé est ici. En me quittant , il m'a dit : J'entre dans cette maison.

» — Mais , dites - moi comment il s'appelle ; je saurai si je le connais. — Hélas ! je ne puis le dire ; j'ai oublié son nom ; mais c'est le fils d'un roi. Son empire est large et profond , son vêtement est bleu de ciel et parsemé d'étoiles d'or.

» Son visage est blanc et rose. Ses cheveux sont blonds comme l'or , et toute sa nature est si merveilleuse et si douce que rien au monde ne lui ressemble. Il venait du royaume de son père. Il voulait m'emmener avec lui , mais hélas ! il est parti.

» Son

» Son père tient le sceptre de la terre et du ciel. Sa mère est une vierge très-belle et très-chaste. — Ah ! s'écria le portier , c'est Jésus , notre Seigneur. — Oui , mon père , c'est lui que j'aime et que je cherche.

» — Bien , jeune fille ; si c'est là votre fiancé , je veux vous le montrer. Venez , venez , vous êtes au bout de votre voyage. Entrez sous notre toit , ô jeune fiancée , et dites-moi , d'où venez-vous ? Sans doute d'une terre étrangère ?

» — Je suis la fille d'un roi. J'ai été élevée dans les grandeurs , et j'ai tout quitté pour celui que j'aime. — Vous retrouverez plus que vous n'avez quitté , près de celui d'où les biens proviennent , près de Jésus , votre amour.

» Entrez donc et suivez mon conseil. Je vous mènerai à Jésus , mais renoncez à toutes les grandeurs païennes. Renoncez à la tendresse de votre père , oubliez votre pays de paganisme , car désormais vous devez être chrétienne.

» — Oui , mon père , je me rends à vos avis. Mon amour est ce que j'ai de plus cher , et nul sacrifice ne peut m'effrayer. — Et alors , le Religieux lui enseigne la vraie foi et la loi de Dieu. Il lui dit la vie de Jésus , depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

» La jeune fille dévoua son ame à Dieu ; elle avait un grand désir de voir Jésus son bien-aimé , et elle l'attendit long-temps. Mais quand elle fut près de mourir , Jésus lui apparut.

» Il la prit doucement par la main , et l'emmena dans son beau royaume. Là , elle est devenue reine ; elle goûte toutes les jouissances que son cœur peut désirer , et des milliers d'années passent pour elle comme un jour (1). »

(1) X. Marmier, *de la poésie hollandaise, depuis le XIII jusqu'au XVII siècle* ; Paris, Levrault, 1835, pag. 28.

Sainte Cérèse.

Emporte-moi , douce pensée ,
Effusion d'un cœur jaloux ;
Je suis la veuve délaissée ,
Emporte-moi vers mon Epoux.
Epoux divin , céleste aurore ,
Que je brûle de voir éclore ;
Ah ! je languis dans ce désert.
Comme il est sombre ! que d'espace
Entre le sol où mon pied passe
Et la nue où mon cœur se perd !

Je fuirai les sentiers du monde ,
Le monde a des plaisirs qui me brisent le cœur ;
J'éviterai sa fange immonde ,
Qu'il recouvre de miel et qu'il nomme bonheur.
Oh ! ce bonheur vaut-il la paix que j'ai trouvée ,
La paix dont j'ai l'ame abreuvée ,

Depuis que , dans un rêve , entre l'ombre et le jour ,
J'ai vu la sphère indéfinie
Et les nuages d'harmonie
Où flottait le cygne d'amour !

Oh ! secouez vos vives flammes
Sur mon front défaillant qui se redresse en vain ;
Seigneur , Seigneur , ame des ames ,
Absorberez-moi dans votre sein ;
Votre amour me consume ; abritez la faiblesse
De l'agneau que la ronce blesse :
Je suis là , dans l'attente , ouvrez enfin le port ;
Ouvrez , car je languis , mon ame est toute en fièvre ;
Seigneur , Seigneur , trempez ma lèvre
Dans le doux vase de la mort.

La mort est un riant mystère ,
Un prélude délicieux ;
Laissez descendre , à ma prière ,
Son parfum qui clora mes yeux.
Seigneur , c'est là dans la mort même
Que l'on rejoint ce que l'on aime ,
C'est l'aube pure après la nuit ;
C'est là qu'un dernier rideau tombe ,
Et que l'ame devient colombe ,
Pour s'envoler jusqu'à son nid.

Oh ! faut-il que rien ne l'abrège
Ce sentier qui fait tant de mal ?
O mon époux , oh ! quand pourrai-je
Vêtir le linceul nuptial ?
Que de fois , lasse d'espérance ,
Que de fois j'ai rêvé d'avance
Ce jour qui serrera nos nœuds !
Seigneur , vous permettes ce rêve ,
Seigneur , souffrez que je l'achève
Dans la réalité des cieux.

Transports du cœur , comment vous peindre
Avec la langue d'ici-bas !
Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'ils sont à plaindre
Les insensés qui n'aiment pas !
Amour , flamme innée et secrète ,
Malheur au sein qui te rejette ,
Malheur à l'ame qui te fuit !
Amour , amour , trésor du sage ,
Doux éclair qui n'as point d'orage ,
Doux soleil qui n'as point de nuit.

Mon bien-aimé , ma seule joie ,
Sauveur de ce monde puni ,
Vous avez éclairé ma voie ,
Mon bien-aimé soyez béni.
L'éclat du rang , le diadème
Ne fixent point votre œil suprême ,

C'est plus bas qu'il aime à chercher.
Mon Dieu ! votre pitié préfère
L'humble fleur dans un coin de terre ,
La goutte d'eau dans son rocher.

Aussi malgré mon impuissance
A peindre un désordre si doux ,
Je vous parle dans votre absence
Comme si j'étais près de vous.
Je vous parle avec la nature ,
Avec la terre qui murmure ,
Avec les mille voix du ciel.
Terre et ciel tout semble répondre ,
Et je sens mon ame se fondre
Dans ce grand hymne universel.

Seigneur , Seigneur , brisez ma chaîne ,
Ouvrez les rangs de vos élus ;
Mon œil s'éteint , mon pied se traîne ,
Mon cœur s'en va , je ne vis plus.
Le doux reflet de l'autre aurore
Me fuit , me brûle et me dévore ;
Mon Dieu , daignez me secourir.
Pitié ! mon Sauveur adorable ,
Pitié ! car tant d'amour m'accable ,
Et je meurs de ne pas mourir !

TURQUETY , *Poésie catholique.*

SONNET

A JÉSUS CRUCIFIÉ.

Ce qui m'excite à t'aimer, ô mon Dieu ,
Ce n'est pas l'heureux ciel que mon espoir devance ,
Ce qui m'excite à t'épargner l'offense ,
Ce n'est pas l'enfer sombre et l'horreur de son feu !

C'est toi, mon Dieu, toi par ton libre vœu
Cloué sur cette croix où t'atteint l'insolence ;
C'est ton saint corps sous l'épine et la lance,
Où tous les aiguillons de la mort sont en jeu.

Voilà ce qui m'éprend , et d'amour si suprême ,
O mon Dieu , que , sans ciel même , je t'aimerais ;
Que , même sans enfer , encor je te craindrais !

Tu n'as rien à donner , mon Dieu , pour que je t'aime ;
Car , si profond que soit mon espoir , en l'ôtant ,
Mon amour irait seul , et t'aimerait autant !

SAINTE-BEUVE.



AUTRE TRADUCTION.

Pour t'aimer , ô mon Dieu , me faut-il l'espérance
Du ciel que m'a promis ton immense bonté ?
Me faut-il de l'enfer l'avenir redouté ,
Pour défendre à mon cœur de te faire une offense ?

Je ne vois rien que toi. C'est ta longue souffrance ,
Ton corps percé de clous , suspendu , tourmenté ,
Ta croix , ce sang divin sortant de ton côté ,
C'est là ce qui me touche , ô Dieu plein de clémence !

Le bonheur de t'aimer a pour moi tant d'appas ,
Que je t'aurais aimé si le ciel n'était pas ;
S'il n'était pas d'enfer , je t'aurais craint de même.

Ce cœur qui te chérit ne veut rien en retour ;
Dans ta grâce , sans doute , est mon espoir suprême ,
Mais , sans aucun espoir , j'aurais autant d'amour.

FIRMIN DIDOT , *Poésies.*

FIN.

VOCABULAIRE

DES NOMS PROPRES DES PERSONNAGES CITÉS DANS CETTE VIE.

A

	page
Abraham	66
Ahumada (Béatrix de), mère de sainte Térése	9, 10
Ahumada (Jeanne de) sœur de sainte Térése	65, 74, 96
Allut	xv
Albert, patriarche de Jérusalem	64, 116
Alvarez (Balthazar)	48, 54, 168
Alvarez (Ferdinand)	46, 48, 69, 74
Andrada	188
André (saint)	253
Anne (sainte)	276
Anne de Jésus	283
Anne de Saint-Barthelemy	112, 275, 277, 279, 283
Antoine de Heredia	168, 171, 174, 183, 186
Antoine de Jésus	266, 376, 278
Antoine de Padoue (saint)	153
Aranda (Gonzalo d')	96
Araos	48
Augustin (saint)	42, 43, 88, 112

B

Bañez	85, 90, 101, 111, 116, 170, 178
Baron (le P.)	35
Béatrix de la Mère de Dieu	225
Beltran	66
Bembo	8

	page
Bernard (saint)	3, 153
Bernardin de Saint-Pierre	12
Bérulle	283
Bèze (Théodore de)	1
Bonaventure (saint)	xxiv
Borja (saint François de)	47, 48, 89, 176
Borromée (saint Charles)	2
Bossuet	65, 233
Boucher (l'abbé)	xxij, xxij, 45, 46, 48, 107
Bretigny (l'abbé de)	xviii, 283

G

Catherine de Sienne (sainte)	3, 153
Catherine de Cardonne	268, 297
Catherine de Tolosa	276
Cépéda (Alphonse Sanchez de), père de sainte Térése, 9, 10, 17, 19	
Cépéda (François de)	228
Cépéda (Geronimo de)	197
Cépéda (Lorenzo de), frère de sainte Térése, 65, 77, 196, 224,	
Cépéda, (Marie de), sœur de Térése	19, 25, 227, 270
Cépéda (Sanchez de), oncle de sainte Térése	20
Cerda (Louise de la) . . 81, 82, 83 ; 84, 86, 90, 178, 179, 187	
César (Jules)	213
Charles-Quint	47, 222
Claire (sainte)	ix, 74
Collombet (F. Z.)	193
Cobos	198
Cyprien de la Nativité (le P.)	xix

D

Dailly	3
Dante	4, 55
Daza	45, 46, 107

	page
Delille	xij
D'Esgny	x
Didot (Firmin)	41, 322
Dosithée de Saint-Alexis	238
Douhaire (l'abbé).	xxiv
Duchèvre.	xviii

E

Eléonore, fille de l'empereur Mathias	285
Elie	113
Emery	xij
Espinosa (Pierre d')	78
Eucher de Lyon	193
Eugène IV.	64
Eve.	xj, 112

F

Fabius	19
Fénélon	xij, 153
Ferdinand II	285
Fernandez	205, 206
François d'Assise (saint)	153
François d'Avila	79
François de Sales (saint)	152

G

Gabriel de l'Assomption	266, 267
Galeman	283
Garcia de Toledo.	88, 90, 210
Garcia Alvarez	224
Gauthier	283
Gaytan	215

	page
Géronima.	174
German.	247
Gerson	3
Godescard.	xxij
Gouraud	xxiv
Gratian (le P.) 160, 213, 221, 222, 223, 233, 234, 236, 237,	252, 272, 276, 280, 282
Grégoire (saint) le Grand.	29
Grégoire XII	232
Grégoire XIII.	248
Grégoire XV	280
Grégoire (J. F.).	xv, 193
Guïomar d'Ulloa.	48, 60, 67, 68, 70, 72, 73, 77, 95
Guttierrez	201

H

Henri IV, roi de France	283
Hernandez (le P. Paul)	185, 232
Horace	4
Hormaneto	237
Hugues, cardinal.	109

I

Ibañez.	70, 73, 86, 88, 90, 107
Ignace de Loyola.	2, 5, 7
Innocent IV	109

J

Jean d'Avila	87, 90
Jean de Jésus Roca.	250
Jean de la Croix. 1, 175, 176, 183, 186, 215, 238, 239, 247,	248, 275, 282

	page
Jean de las Cuevas	272
Jeanne , sœur de Philippe II.	177
Jérôme (saint)	19, 138
Jérôme de saint Joseph	238, 239
Jésus-Christ , vij , xj , xij , xxiv , 13 , 25 , 32 , 33 , 35 , 39 , 41 , 42 , 47 , 57 , 58 , 68 , 73 , 74 , 81 , 84 , 85 , 86 , 90 , 102 , 129 , 131 , 138 , 153 , 154 , 155 , 169 , 185 , 190 , 192 , 212 , 218 , 228 ,	239 , 249 , 251 , 258 , 290 , 297.
Jésus-Maria (Jean de)	xix , 14 , 67 , 76 , 77 , 95 , 179.
Job	29
Joseph (saint)	31 , 179 , 189 , 214 , 276
Joyeuse (maréchale de)	283
Julien d'Avila	96 , 106 , 168 , 169 , 180 , 182 , 215 , 221

L

Lamartine (A . de)	2
Lazare	x
Longueville (princesse de)	283
Louis (saint) , roi de France	212
Louise de France	284
Luther	1, 3, 4, 9

M

Maldonado	165
Magdeleine	8 , 42 , 132
Marcellus	20
Mariano	191 , 193 , 195 , 221 , 223 , 234
Marie , mère de Jésus-Christ	74 , 280
Marie de Jésus	84 , 85 , 176
Marmier (X)	314
Martinez	xviii
Mascareñas	176 , 177 , 193
Mathias , empereur d'Allemagne	284
Mendoza (Alvaro de)	76 , 92 , 111 , 269

	page
Mendoza (Bernardino de)	180, 181
Mendoza (Marie de)	131, 185, 197
Mennais (F. de la)	292
Miseria (Jean de la)	193
Monnoye (La)	xxv
Montalembert (Charles de)	xxiv
Moran	79, 80

O

Ocampo (Marie d')	66, 67
Oñez (Béatrix)	297
Orozco	176
Ossuna (Le P. d')	25
Otalora (Catherine d')	225
Ovalle (Jean d')	74, 77, 82, 95, 96, 198
Ovalle (Gonzalez d')	75, 76

P

Padranos (Jean de)	46, 47, 48
Palafox (Jean de)	69
Pardo (Arias)	81
Paul (Saint), apôtre	138, 153, 250, 258
Paul-Emile	19
Pavy (L'abbé)	xxiv
Philippe II	176, 177, 222, 232, 236, 237, 248, 282
Pie IV.	111
Pierre d'Alcantara	60, 61, 69, 85, 89, 92, 175
Platon	xiiij
Pline le jeune	32
Properce	4
Pythagore	247

Q

Quiroga (Hélène de)	174
-------------------------------	-----

R

Ramirez (Alonso)	190
Ramirez (Martin)	185, 189
Reuchlin	4
Reynoso	272
Ribera xv, xvj, xvij, xvijj, xix, 107, 253	
Ripalda	210, 213
Rodriguez, frère de sainte Térèse	13
Rosalie	ix
Rousseau (J. J.)	12
Rubeo de Rayenne	166, 232, 233, 234
Ruy Gomez de Silva	192, 194, 215
Ruyz (Térèse de)	202

S

Sainte-Béuve	xxv, 41, 320
Salazar (Ange de)	69, 74, 81, 90, 233, 234, 235
Salazar (Gaspard de)	84
Salcedo (Fr. de)	45, 46, 96, 199
Sandoval (Catherine de)	217, 218, 219, 220
Santa-Maria (Fr. de)	xxj, 70, 86, 88, 105, 107, 113, 115, 166
Sega	237
Soaria	6
Solon	247
Soto (Fr. de)	90
Suarez (Jeanne) nièce de sainte Térèse	24, 26
Timothée	138

	page
Tostado.	233
Turquety (Edouard).	xj, 316

U

Ulloa	234
-----------------	-----

V

Vallière (Louise de la)	285
Varjas.	233
Varona	78
Veamonte y Navarra (Béatrix de).	274
Velasquez (Alonzo).	155, 228, 253, 266, 274
Velasquez, époux de sainte Térèse de Ruyez.	202
Velasquez (Rafael Megia)	182
Villefore.	xxij, xxiiij
Vincent de Lerins	193
Vincent de Paul (Saint).	153
Voltaire.	viiij

X

Xénophon.	213
Ximena (André de)	214

Y

Yepes	xviiij, xix, 253
-----------------	------------------

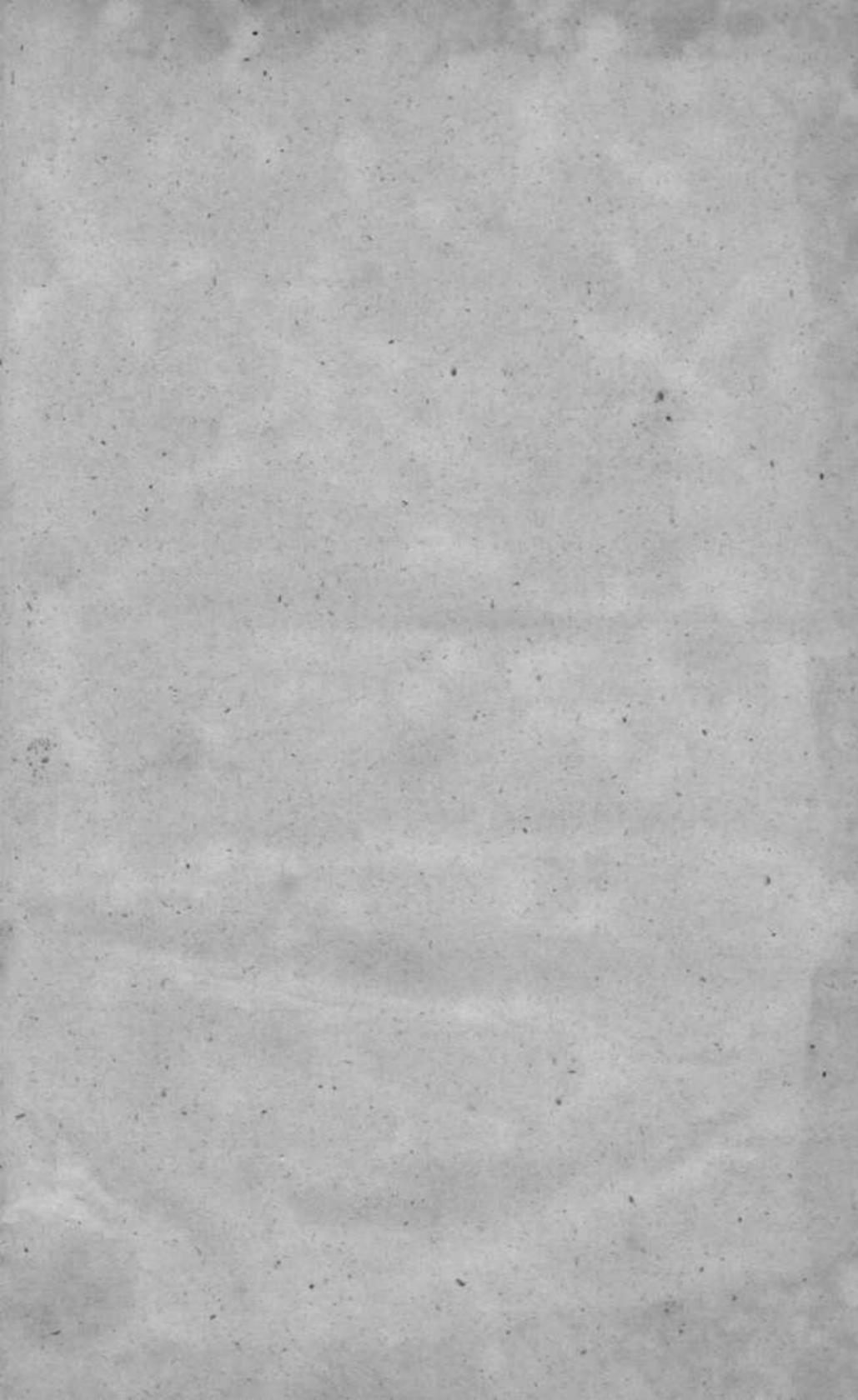
TABLE

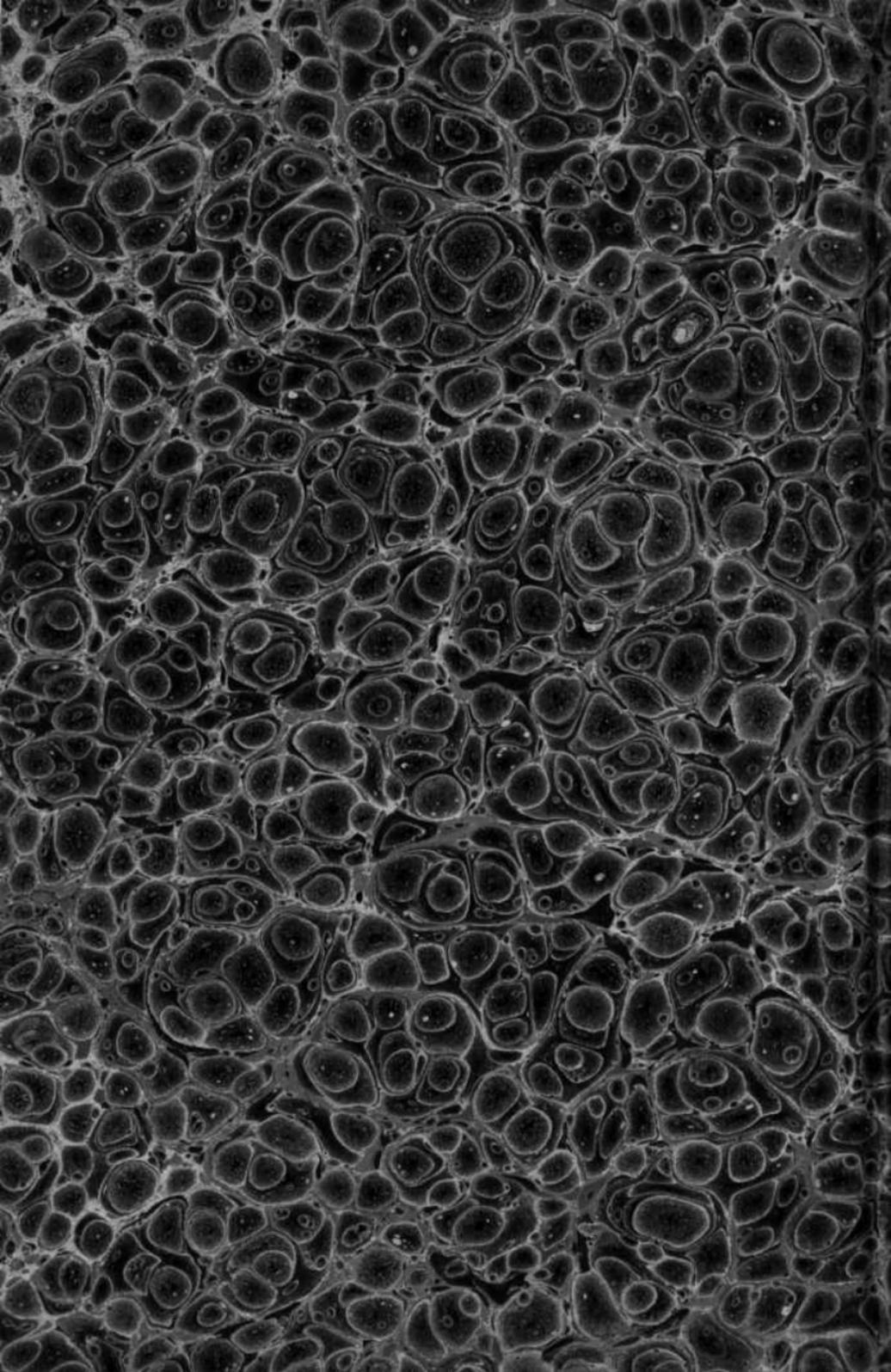
DES MATIÈRES.

	page
PRÉFACE	vij
PROLOGUE. Réforme catholique au XVI ^e siècle. — Saint Ignace. — Saint Charles Borromée. — Sainte Térése	1 — 8
LIVRE I. — Naissance de Térése. — Ses parents et sa famille. — Enfance de Térése. — Désir du martyre. — Occupation de sa jeunesse. — Mort de la mère de Térése. — Inclination de la Vierge pour les joies mondaines. — Le cloître. — Ferveur et maladie. — Térése chez les Carmélites d'Avila. — Noviciat et profession. — Maladie. — Séjour à Bézadas. — Retour dans la maison paternelle. — Lutttes intérieures. — Mort du père de Térése. — Tristesse et poésie. — Térése et les <i>Confessions</i> de saint Augustin. — Le P. de Padranos et François de Borja. — Orage du cœur. — Le P. Alvarez. — L'enfer. — Le Séraphin. — Pierre d'Alcantara.	9 — 63
LIVRE II. Vie religieuse. — Projets de Réforme. — Obstacles. — Guiomar d'Ulloa. — Gonzalez d'Ovalle, neveu de Térése. — Laurent de Cépéda, frère de la vierge. Voyage de Térése à Tolède. — Térése écrit l'histoire de sa <i>Vie</i> . — Retour. — Mort de Pierre d'Alcantara. — Réforme. — Nouveaux obstacles. — Pre- mier monastère. — Tristesse de la vierge. — Le P. Bañez. — Trouble et tranquillité dans Avila. — Constitution du nou- veau monastère. — Térése écrit le <i>Chemin de Perfection</i> . — Analyse de ce livre. — Instructions sur l'Oraison. 63 — 161	
LIVRE III. Monastère de la Réforme. — Le P. Maldonado. — Rubeo de Ravenne, général des Carmes, vient à Avila. — Permission pour des fondations nouvelles. — Médina del Campo. — Peines et con- solations. — Térése pense à établir des monastères de Carmes Ré- formés. — Jean de la Croix. — Fondation du monastère de Mala- gon. — Monastère de Valladolid. — Fondation de Durvelo, de To- lède, de Pastrana. — Le P. Mariano de saint Benoît, et Jean	

	page
de la Miseria. — Retour à Tolède. — Térése écrit à Lorenzo de Cépéda. — Fondation de Salamanque, — d'Alva de Tormez. — Voyage de Térése. — Voyage à Salamanque, à Avila, à Médine. — Persécutions. — Le P. Fernandez. — Térése devient Prieure d'Avila. — <i>Livre des Fondations</i> . — Fondation de Ségovie. — Mort de Ruy Gomez. — La princesse d'Eboli. — Les Carmélites de Pastrana vont à Ségovie. — Fondation de Veas. 163—229	
LIVRE IV. Lutte des Carmes mitigés contre les Carmes de la Réforme. — Chapitre général de Plaisance. — Le P. Rubeo et le nonce Hormaneto. — L'on défend à Térése d'établir de nouveaux monastères. — Lettres de Térése au P. Rubeo. — Chapitre de Saint Paul de Moraleja; — d'Almodovar del Campo. — P. Segá, successeur d'Hormaneto. — Jean de la Croix dans les prisons de Tolède. — Poésie. — Fin de la lutte entre les Carmes mitigés et les Carmes de la réforme. — Résignation de Térése. — <i>Le Château intérieur ou les Demeures</i> . — Fondation de Villanueva de la Xara. — Maladie de Térése. — Mort de Lorenzo de Cépéda, son frère. — Fondation de Placencia; — de Soria; — de Grenade; — de Burgos. — Térése vient de Burgos à Alva. — Mort de Térése. — Canonisation. — Les Carmélites en France. 231—285	
EPILOGUE. Ce que c'est que la souffrance dans le christianisme. — Béatrix Onez, Catherine de Cardonne. — Glose de sainte Térése. — Extase, visions. — Poésie mystique. . . 287—314	
SAINTE TÉRÈSE , par Edouard Turquety 315	
SONNET A JESUS CRUCIFIÉ , trad. par Sainte-Beuve 319	
SONNET A JÉSUS CRUCIFIÉ , par Firmin Didot 321	
VOCABULAIRE des noms propres des personnages cités dans cette Vie. 323	

FIN.





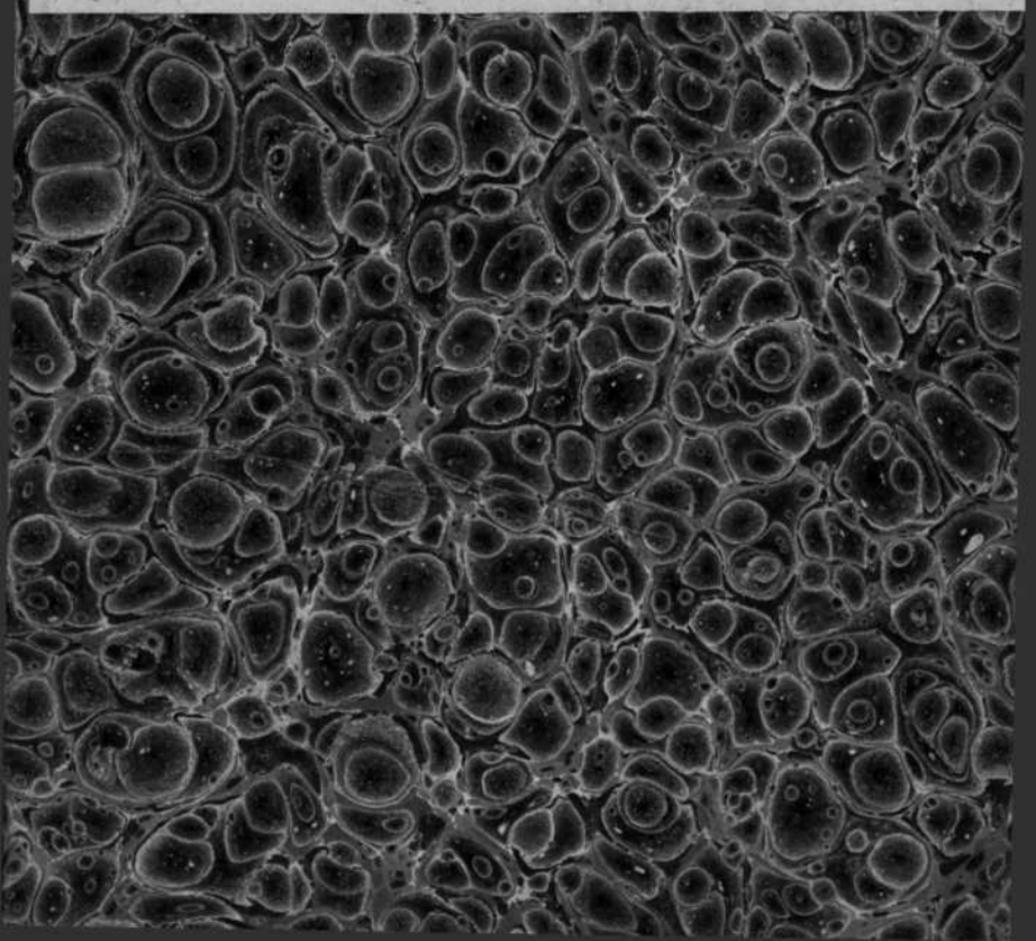
MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN II

Obras de Santa Teresa de Jesús

Número.....	1508	Precio de la obra.....	Ptas.
Estante.....	11	Precio de adquisición.	»
Tabla.....	2	Valoración actual.....	»





1508.

VIE
DE STE.
TÉRESE

